

L'OEIL SUR L'ÉCRAN

La chronique de Jean-Pierre Tadros

"Viens, mon amour", lui dit-il...**...Et la Société de développement accourt**

Il y a quelque chose de désespérant à devoir parler cinéma lorsqu'on vient de voir un film aussi navrant par sa banalité que "Viens, mon amour", dont la première avait lieu jeudi soir. Mais c'est un film canadien, réalisé à Montréal avec l'aide, tenez-vous bien, de la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne (un organisme fédéral, si l'on veut). Alors, comment ne pas en parler?

Mais que dire! Faut-il s'évertuer à démontrer au lecteur (futur spectateur) que ce n'est là qu'un autre de ces films pseudo-érotiques comme, il faut bien l'avouer, on sait aujourd'hui en faire au Québec! Est-il nécessaire de lui rappeler que lorsqu'on pénètre dans le domaine de la exploitation, seul compte la nudité et que tout le reste n'est que futilité! Faudra-t-il alors le mettre en garde contre les prétentions du réalisateur et des promoteurs du film qui aimeraient bien vous faire croire qu'on a analysé le conflit des générations! Non. Car je crois bien qu'on commence à ne plus être dupe de toutes ces belles paroles qu'on vous sert d'ordinaire pour faire passer toutes ses platitudes. On sait dorénavant à quoi s'en tenir.

D'ailleurs, avec "Viens, mon amour" — on appréciera le ton direct du titre, qui ne laisse place à aucune débauche — on est tout de suite fixé sur la nature du produit. Et avant même de vous faire passer le générique, on vous laisse discrètement entrevoir les fastes qui vous attendent. Et tout y sera: motocyclettes (discret hommage à Valérie!), hippies de luxe, haschich, pilules, et force nudité comme il se doit.

Cette petite énumération vous résume à elle seule le sujet du film. Car il faut bien comprendre que l'anecdote n'a d'autre fonction, ici, qu'à ménager les transitions entre deux scènes où ces dames, et ces messieurs aussi, auront l'occasion de bien vite se déshabiller.

Un sottisier

Il faut néanmoins s'arrêter au dialogue de la version française, dialogue qui était plus hurlé que parlé. On pourrait en effet y réunir un "sottisier" des plus amusants. Un petit exemple: le père et la fille jouent aux échecs, la jeune Suzanne se montre agressive et le père s'en étonne; réponse de la jeune fille: "La puberté me pousse à la compétition." Mais ce n'est pas tout. Le père met sa fille à la porte (le conflit des générations!), la mère s'indigne et la voilà qui s'écrie: "Elle est ma chair aussi, je l'ai portée pendant neuf mois..."

Pour ce qui est de la psychologie on ne ferait guère mieux. Disons que les insipides abondent.

Mais parlons technique. Nous avons déjà parlé du son qui, dans la version française, vous écorche les oreilles. Il est heureux qu'on fasse sortir au Québec les versions française et anglaise simultanément; encore faudrait-il qu'on sache faire un doublage qui ne vous mette pas à l'épreuve pendant une heure et demie.

Pour ce qui est de l'image, il faut avouer qu'elle est parfois, je dis bien parfois, excellente. À l'aide de savants cadrages on a l'impression d'assister à un collage photographique. Seulement le cinéma a une dynamique propre qu'une succession de belles photographies ne lui donnent pas forcément. Et le montage en plans très courts vous donne l'impression d'assister à un film commercial. Mais qui donc protesterait, alors que nous sommes littéralement envahis par ces commerciaux!

De John Sone, enfin, je ne dirais rien. Comme je ne dirais rien des scénaristes ou des interprètes. Mieux vaut, en effet, oublier "Viens, mon amour". Ce sont là les avatars qu'il faut supporter lorsqu'on vit dans une société qui se dit libre.

Une politique à reviser

Mais ce film soulève en fait un grave problème: celui des octrois accordés par la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne. Je rapportais la semaine dernière, le désarroi de Mireille Dansereau qui, depuis plusieurs mois, cherche les fonds nécessaires à la réalisation de son premier long métrage. Ce n'est pourtant pas une nouvelle venue au cinéma, puisqu'elle a déjà réalisé trois courts et moyens métrages. Mais l'ennui, c'est que pour recevoir une aide de la dite société, il doit faire preuve, nous disais-elle de la rentabilité de son film. C'est-à-dire avoir un producteur délégué et pouvoir intéresser un distributeur.

Nous ne pouvons que souscrire à cette prudence: la caméra est un instrument merveilleux, mais qu'on ne peut encore mettre entre toutes les mains. Cela représente en effet des sommes approchant

très souvent les 100.000 dollars. Mais alors, comment comprendre que cette même Société accorde une aide pour la production d'un film dont personne n'a jamais caché les intentions basement commerciales. Le seul critère serait-il la rentabilité?

En une période où l'on ne parle que de rentabilité, on pourrait le penser. Seulement, les payeurs de taxe que nous sommes, pourraient aussi exiger que nos films "cochons" ne soient pas subventionnés à même nos impôts. C'est là, avant tout, une question d'amour-propre. Car ces films sont destinés à connaître une carrière internationale, et faire ainsi les salles spécialisées de New York à Tokyo, en passant par Londres et Paris. Et il pourrait paraître pour le moins étrange que de tels films paraissent à l'étranger avec l'apparente caution du gouvernement fédéral.

Disons-le clairement: nous ne voulons pas jouer au censeur. Nous ne pensons pas que ce sera en interdisant ce genre de films qu'on arrivera à débarrasser le cinéma de cette tendance à la pornographie. Car si ce genre de films connaît une si flamboyante carrière, ce n'est pas la faute aux réalisateurs et producteurs qui ne font que jouer le jeu de notre société capitaliste, mais du public qui fait le succès de ces films. Aussi, ce n'est pas par la censure qu'on réglerait ce problème.

Seulement, on aimerait que cette aide, dont le cinéma québécois et canadien a tant besoin, soit utilisée à meilleur escient, c'est-à-dire suivant des critères qui tiennent aussi compte de la qualité de l'oeuvre proposée. À moins que nous ayons pour toute aspiration la constitution d'une solide industrie de cinéma vulgairement érotique.

Goin' down the road

Si je me permets de questionner ainsi la politique de la Société de développement de l'industrie du cinéma canadien, c'est que je crois qu'elle a un rôle primordial à jouer dans l'établissement d'une solide industrie cinématographique. Et pour dissiper la fâcheuse impression que mes critiques auraient pu faire naître, je m'empresse de signaler la sortie de cet autre film canadien: "Goin' down the road" de Don Shebib, au cinéma Guy.

C'est là en effet une bouchée d'air frais qui vous frappe au visage, et vous rappelle qu'il ne faut pas désespérer du cinéma canadien. Voilà, en effet, un film sans prétentions qui vous conte la vie difficile de deux ouvriers des Maritimes, venus à Toronto dans l'espoir de faire fortune. Mais bien vite, une série de déceptions, les unes plus amères que les autres, s'abattront sur eux. C'est le rythme fastidieux du travail en usine, la secrétaire canadienne-française que l'on siffle avec envie, les mornes rencontres avec de



La Canadienne française à Toronto

non moins mornes serveuses de café, et puis la bière, toujours présente. De cette vie qui n'en est pas une, violence et amertume naîtront.

Mais le froid réalisme avec lequel Don Shebib nous fera percevoir ces personnages ne tombera jamais dans le simple documentaire. Il évite, en effet, de tomber dans la simple relation sociale grâce à l'attention qu'il portera continuellement à cette amitié qui lie Peter (Doug McGrath) à Joey (Paul Bradley), les deux victimes. Deux acteurs dont il faut dire tout de suite l'excellente interprétation.

Le seul point d'interrogation reste la brève apparition de la Canadienne française. Son rôle

me paraît d'autant plus ambigu qu'on n'est pas tendre, si l'on se réfère aux expressions employées, pour ce qui est français dans "Goin' down the road". Nicole Morin serait-elle la vampe que l'on courtise avec envie, mais qu'on n'arrive pas à séduire? Cela se pourrait bien, en tout cas certains ne manqueraient pas d'en être agacés.

Il reste que ce film mérite d'être vu, ne serait-ce que parce qu'il dénote avec la production actuelle. Car même si la copie, originellement tournée en 16 mm, a été soufflée

en 35, et laisse donc voir le grain, une forte poésie se dégage de l'ensemble qui fait qu'on ne regrette plus que la Société de développement de l'industrie cinématographique ait subventionné ce film.